

---

# Écolage belge

PAR PASCAL LEMAÎTRE ET ANNE QUÉVY

---

Impossible de parler de la formation au métier d'illustrateur sans regarder ce qu'il se passe en Belgique tant les étudiants français y sont nombreux et tant les artistes belges nous impressionnent. C'est à deux acteurs de cet apprentissage que nous laissons la parole : Pascal Lemaître pour l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre et Anne Quévy pour l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. Tous deux anciens élèves des écoles où ils enseignent désormais, leurs deux articles font passerelle entre l'intériorité de l'artiste et la nécessité de la transmission.

---





Pascal Lemaître, a fait ses études dans l'atelier de communication graphique de La Cambre où il enseigne aujourd'hui.

Depuis 1990, il travaille pour la presse adulte et enfantine en Belgique, en France et aux États-Unis (*New Yorker*, *New York Times*, *Wall Street Journal*, etc...). Il a publié de nombreux livres pour enfants dont quatre albums écrits par Toni Morrison (prix Nobel de littérature).

[www.pascallemaitre.com](http://www.pascallemaitre.com)

## UN PRÉAMBULE DE 35 ANS

J'ai eu la chance de converser avec William Steig, dans son appartement de Boston décoré des sculptures de son épouse Jeanne, et ces rencontres m'ont montré la relation intime entre la vivacité d'esprit, l'humour, la culture, la vie de l'artiste et de son œuvre. Très tôt William a dessiné. Tout d'abord pour nourrir sa famille. Il avait 22 ans lors de la crise de 1929. Ses parents n'avaient plus de travail et il vendait des dessins au *New Yorker*. Il fut porté par une nécessité artistique et matérielle. Il fut une voix prolifique du *New Yorker* avant de produire à 60 ans son premier livre pour enfants, *Roland the minstrel pig*. Ensuite, bien plus tard, il y aura l'adaptation de son *Shrek* au cinéma. Sa capacité à diversifier ses axes de recherche, répondre aux commandes tout en gardant une production intime fut exemplaire et motivante pour moi.

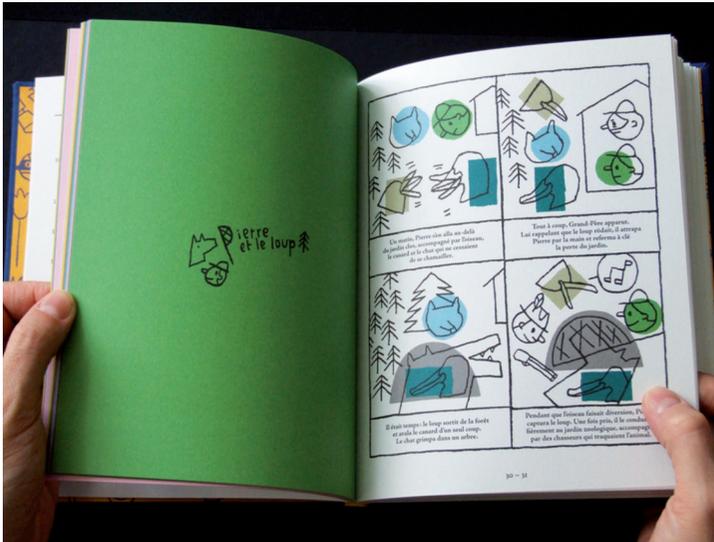
Car au tout début est le plaisir, le plaisir du verbe, le plaisir du trait, le plaisir de faire. Les émotions, l'instinct, la connaissance, et ce besoin de dépeindre la vie inscrit dans notre A.D.N. Il s'agit bien de cela, de la nécessité de tracer. Pour ma part, cet acte qui persiste depuis l'enfance, j'en ai fait mon métier, et ce qui me marque le plus est la rencontre de l'intelligence humaine, celle liée à la générosité.

Être un artiste nécessite de créer un grand équilibre pour pouvoir perdre l'équilibre sans tomber. Comme un plongeur qui prend les risques des grandes profondeurs, mais dont la réussite est de remonter en surface le trésor caché. Je me pense complémentaire à la société. Les dessins peuvent amener l'émerveillement, ils dénoncent, amusent. Avec le temps, il s'opère une transformation intérieure. Le plaisir mûrit, s'approfondit. Une notion de responsabilité se cristallise. Tout naturellement, ayant partagé pas mal de temps avec Stéphane Hessel, la notion d'engagement s'est implantée malgré moi. Comment utiliser à bon escient mon outil? «Créer, c'est résister. Résister, c'est créer» est un appel que j'essaye de garder à l'oreille dans la mesure de mon possible.

## RETOUR À LA CAMBRE

Avec ce bagage professionnel et émotionnel, j'ai répondu il y a quinze ans à l'invitation d'enseigner la narration visuelle-illustration à l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre. J'ai repris le flambeau du dessinateur et affichiste Josse Goffin, prix de la Foire de Bologne en 1992. Il axait son approche sur la construction d'images à idées dans la grande ligne du Push Pin Studio, Heinz Edelmann, Saul Steinberg. Je fus son élève, ainsi que Mario Ramos, six ans avant moi. Notre chef d'atelier, Luc Van Malderen, était un graphiste peintre féru de sémiologie de l'image. Un auteur d'aphorismes brillants qui représentait à mon sens l'esprit cambrien: «Réfléchir en biais avant de dessiner en plein dans le mille».

J'ai toujours eu beaucoup de respect pour ceux qui m'ont transmis leur savoir et m'ont formé. C'est avec un sentiment de fierté et de devoir que j'ai rejoint l'atelier de graphisme. Le terme «atelier» me tient à cœur car il nous ancre dans une pratique qui nous relie à une fraternité/sororité qui nous a



↑  
Loïc Gaume : *Contes au carré*, éditions Thierry Magnier. Mention spéciale dans la catégorie « Première œuvre » aux Bologna Ragazzi awards 2017.



↑  
Loïc Gaume. Diplômé en communication graphique à l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre à Bruxelles en 2008.  
Photo : séance de dédicaces à la galerie Les Originaux (Paris). <http://loicgaume.blogspot.be/>

↓  
Illustration de Marie Assénat, diplômée en communication graphique à l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre à Bruxelles en 2010. <http://www.marieassenat.com/>



↓  
*Bien Fait!* ill. Paola de Narvaez, Versant Sud, 2017  
diplômée en communication graphique à l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre. <http://paoladenarvaez.tumblr.com/>



précédés et nous succèdera. Dans la pratique, je suis plus un coach individuel qu'un professeur qui professe. C'est tellement ardu pour un jeune de naître à soi-même qu'il me semble nécessaire de jongler entre encouragements, félicitations, exigences et parfois courroux quand il y a un manque de travail ou de respect. Arriver à l'heure, remettre son travail à temps, le présenter avec justesse et brièveté sont des exigences du métier. Il faut du courage pour être artiste. Il faut se dépasser pour apprendre à se connaître et amener une voix originale au monde. Créer demande beaucoup de temps et de sacrifice.

Spécifiquement, il n'y a pas de département d'illustration dans notre école mais il existe la possibilité de terminer son master en présentant un travail d'illustration dans le cadre de l'atelier de communication graphique (dont le chef d'atelier, Jean-Manuel Duvivier, est lui-même directeur artistique et illustrateur). Mon cours se déroule sur un quadrimestre et s'adresse aux bachelors (licence) 1, 2 et 3 de l'atelier de graphisme ainsi qu'à des étudiants de master 1 et 2 de pratiques diverses qui veulent aborder cette discipline pour élargir leur spectre de recherches. Au regard de mon expérience, j'ai décidé d'aborder principalement la résolution de cet infini problème qui est l'accompagnement d'un texte ou d'un récit par des dessins non pas serviles mais qui, comme le mot latin «illustrare» l'indique, apportent la lumière originale du dessinateur. Nous abordons donc ce théâtre de papier, cher à Massin, qu'est le livre.

Selon les années, les étudiants travaillent sur un texte personnel ou sur ceux que je leur soumets. *Le Corps Utopique*, *Les Hétérotopies* de Michel Foucault, ou du Baudelaire, du Rimbaud, du Michaux, de l'Edward Lear ou du bon Achille Chavée, poète surréaliste belge qui décoiffe nos étudiants français que j'introduis aussi parfois aux envolées lyriques des textes de James Ensor. Nous profitons du carrefour culturel que représente Bruxelles. Le nerf de la guerre est d'abord de lire le texte. Car il y a lire et lire. Comprendre, digérer, s'emparer, créer un rythme de pages, trouver des idées d'interprétations, de mises en scène. Faire le casting des personnages, construire les décors, trouver la voix du dessin.

En master, j'ai pu monter une petite équipe. Nous travaillons avec la comédienne Carole Trévoux, qui aide les étudiants à prendre conscience de leur corps, de leur voix pour ensuite concrétiser sur papier les sons et les attitudes qui participeront à leurs recherches graphiques. Un peu cette idée des studios de dessinateurs où les uns prennent la pose pour les autres. Un peu comme André Franquin qui a bien dû gueuler les jurons qu'il prête à l'homme d'affaires Aimé De Mesmaeker à chaque signature de contrat pour composer et dessiner les géniales onomatopées de Gaston Lagaffe.

Une approche du ressenti physique de textes permet de les appréhender et de trouver d'autres sens possibles à travers le rythme, la musicalité, les couleurs émotionnelles et cela ajoute au geste même du dessin.

Le corps du texte fait l'objet de l'intervention du typographe Pierre Huyghebaert qui éclaire les étudiants sur l'importance et l'enjeu de l'apparence physique du texte en regard d'une illustration, ainsi que l'équilibre dans l'espace de la page.

Les réflexions sur les textes sont accompagnées par Olivier Boruchowitch, auteur, journaliste et philosophe, spécialisé en épistémologie et en esthétique.

**La Moule**  
**Cette roublarde a**  
**évitée le moule de la**  
**société.**  
**Elle s'est coulée dans**  
**le sien propre.**  
**D'autres,**  
**ressemblantes,**  
**partagent avec elle**  
**l'anti-mer.**  
**Elle est parfaite.**  
**Marcel**  
**Broodthaers,**  
**Pense-Bête, 1964.**

« La plus grande  
force est un profond  
désir »  
Pina Bausch

Le processus d'échange à partir des croquis et d'un synopsis est l'essence même du travail. Prévoir la succession des dessins et leurs interactions est fondamental. Le beau dessin final est presque secondaire. À quoi sert un beau dessin s'il ne sert pas une réflexion et un propos solide ? Il est donc utile d'établir un dialogue critique avec un enseignant qui tient lieu d'éditeur et de directeur artistique et permet l'épanouissement d'un projet.

En parallèle des cours nous organisons des *workshops* et rencontres avec des personnalités telles que Natalie Thiriez, cocréatrice et directrice artistique du journal *le 1*, Odile Josselin, éditrice des éditions Pastel-École des loisirs, Charlie Degotte ([www.aucunmerite.be](http://www.aucunmerite.be)), génial metteur en scène déjanté, fou de nos auteurs belges et impertinents, Achille Chavée, Scutenaire, Mariën, etc.

Nos étudiants français apprécient l'accessibilité de La Cambre qui n'est pas un mastodonte universitaire où l'on se perd. Le royaume de Belgique pourrait être symbolisé par le chanteur Arno et sa démarche de cow-boy-batelier. Il joue de la langue flamande et française, se réclame du dadaïsme. Il est né à Ostende, la ville d'Ensor et vit à Bruxelles, dans la rue des magasins de stylistes flamands à un pont de Molenbeek. Je pense que les Français goûtent ce stoemp intimiste, mélange de bazars.

École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre  
21 Abbaye de La Cambre, 1000 Bruxelles  
Belgique  
Tél. 32 (0) 2 626 17 80  
[lacambre@lacambre.be](mailto:lacambre@lacambre.be)  
<http://www.lacambre.be/>  
Frais de scolarité : entre 350 et 450 €

m

lacambreartsvisuels

PASCAL  
LEMAÎTRE



## UN ART DU « SAVOIR-DIRE »

Pour ma part, ma formation littéraire et l'exercice du dessin m'ont amenée, dans un jeu de réciprocité et de complémentarité, à l'illustration, et par là, aux variantes complexes du graphisme. Sortie de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, je me suis orientée, après avoir travaillé pour la presse, vers le maquettisme d'éditions culturelles et artistiques. Étrange alchimie dont le noyau reste toujours le livre, dans son contenu, dans son « habillage », dans son statut de « trace » où se glisse la mienne... Subtil dosage où se marient l'intérêt du message et l'esthétique de la forme.

Lorsqu'il m'a été proposé, il y a une vingtaine d'années, de reprendre la direction du cursus Illustration, il m'a semblé intéressant de tenter de construire l'enseignement auquel j'avais toujours rêvé, celui qui mène l'étudiant à s'émerveiller puis à jouer de la rencontre du mot et de l'image parce que c'est au-delà des puissances et des impuissances propres à chaque langage que commence leur relation. Le cours que je venais de reprendre portait alors le double intitulé « Illustration/Bande dessinée » et Bruno Goosse m'a rejointe pour donner ce cours de soutien au cours principal. Par la suite, nous avons introduit des ateliers d'écriture parce qu'un illustrateur est aussi un auteur et qu'il doit se frotter au travail du texte.

En Belgique, la majorité des écoles d'art proposent un cursus en Illustration. Cet engouement pour l'étude de l'image narrative est dû, d'une part, à cette veine surréaliste belge qui n'a eu de cesse de se jouer des mots et des images et, d'autre part, au fait que c'est ici que la bande dessinée a acquis ses lettres de noblesse et s'est retrouvée propulsée au rang de neuvième art. De la case à la page, du tabulaire au linéaire, il n'y a qu'un pas et l'envie de (se) raconter semble toujours tenailler nos candidats. Nombre d'entre eux viennent de France puisque les formations en illustration qui y sont proposées restent souvent cantonnées aux écoles d'arts appliqués (DMA...) et que les propositions narratives ne sont pas toujours bien reçues dans les écoles d'art françaises.

Pour ma part, il m'a toujours semblé qu'entre l'image unique, prisonnière de la page, et les images exposées, le point commun est le potentiel narratif qu'elles possèdent. La lecture du livre ne peut se faire que dans la linéarité qui nous est imposée alors que, sur le mur, la lecture d'une image est « contaminée » visuellement par celles qui l'entourent. Même si de nombreuses scénographies muséales balisent le parcours du visiteur, il n'en reste pas moins qu'il pourra prendre des chemins de traverse et se perdre. Le livre nous emmène vers une destination, nous profiterons du voyage, nous pourrions même descendre du train, flâner un instant, mais au premier coup de sifflet et peut-être parce que nous y avons laissé nos bagages, nous remonterons dans la voiture. Ce qui fait l'illustration ne se définit pas par la mise en place (ou la maîtrise) d'un savoir-faire technique mais plutôt par un questionnement autour d'un « savoir-dire ».

Le plasticien peut se sentir démuné face à l'organisation des espaces du livre et de cette forme de narrativité qu'entraîne la tourne des pages. L'illus-



Anne Quévy, est professeure titulaire du cours d'illustration de l'Académie royale des beaux-arts-École supérieure des Arts de Bruxelles (ArBa-EsA). Elle est à l'origine et anime la page Facebook Des mots et des images, qui diffuse des informations à destination des étudiants du cursus Illustration de l'ArBa-EsA.

**Une école d'art ne forme pas que des artistes mais elle ne forme pas non plus à un « métier », nous essayons plutôt d'amener nos étudiants à trouver une manière d'être au monde.**

trateur, quant à lui, pourra plus facilement proposer des images/objets entraînant le spectateur dans une nouvelle forme de récit puisqu'il se frotte régulièrement à cette question du sens donné par « l'assemblage ». Son espace de recherche se situe entre le mot et l'image, et le livre, s'il est le lieu privilégié de cette rencontre, n'est pas le seul support qui peut être envisagé.

Une école d'art ne forme pas que des artistes mais elle ne forme pas non plus à un « métier », nous essayons plutôt d'amener nos étudiants à trouver une manière d'être au monde. Je ne peux donc jamais présager de ce vers quoi ils iront, je tente de les aider à ouvrir le champ des possibles.

## SINGULARITÉ DES PRATIQUES EN MILIEU OUVERT

L'inscription dans une discipline spécifique, alors que la majorité des écoles d'art françaises offrent un enseignement pluri disciplinaire, semble attirer de nombreux étudiants français. Dans le même temps, ils perçoivent que, loin d'être enfermés dans un champ artistique, ils pourront bénéficier de l'articulation de leur cursus à une structure collective qui leur offre un large champ de discussions, de confrontations et de jugements.

La recherche de l'étudiant se construit par un aller et retour permanent entre théorie et pratique. Le pôle histoire-théorie-critique permet la constitution d'un bagage de références théoriques indispensables permettant de préciser et de nourrir le travail artistique. Ce pôle offre un tronc commun de cours (littérature, philosophie, histoire des arts, actualités culturelles, séminaires...) auquel tous les cursus ont accès et un ensemble de cours spécifiques (actualités culturelles du cinéma, histoire du livre et du graphisme, typographie...). La visée principale du programme est le développement singulier des pratiques artistiques et professionnelles, et leur positionnement réflexif et critique dans le domaine des arts.

## APPRENDRE L'ILLUSTRATION OU LES PARADOXES D'UNE PÉDAGOGIE

Une pédagogie de l'illustration se doit de prendre en compte le caractère essentiel de communication de cette discipline et les conflits qu'il présuppose, mais en le transcendant en règle du jeu, celui de l'élaboration d'une œuvre, personnelle en dépit de la règle. Seules une certaine culture, une sensibilité à l'humain, une réticence critique immanente peuvent délivrer du conformisme des modes. L'atelier d'illustration est, au travers de la diversité de ses expérimentations techniques et plastiques, sous-tendu par cette préoccupation.

Nous savons qu'il est important d'éprouver les rapports du texte à l'image et de l'image au texte, jeu délicat qui va trier, dans un fonds culturel personnel d'images, celles qui s'accordent au perçu du discours. Nous savons encore que toute improvisation est dangereuse et que l'étudiant doit s'exercer à élaborer un projet personnel dans les limites d'impératifs donnés, à la fois sans y perdre son originalité et son plaisir de création, et sans trahir ces impératifs. Apprentissage du compromis.

L'habileté manuelle doit être exercée, affinée, en vue d'une réponse correcte, presque instinctive, à tout désir d'exprimer. Le travail mené en première

ANNE  
QUÉVY

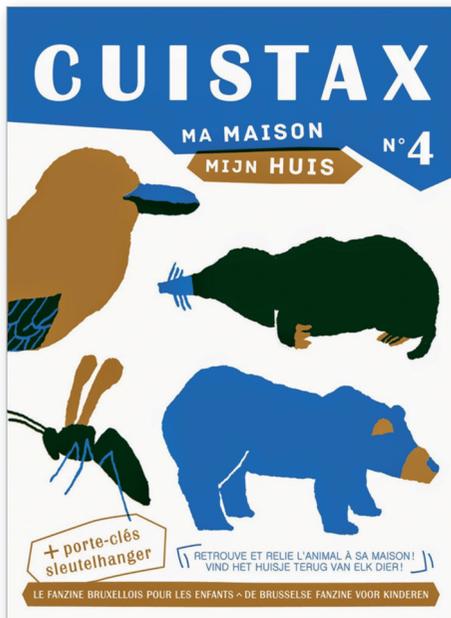


↗  
 Workshop autour du fanzine pour enfants *Cuistax*, cofondé par Fanny Dreyer et Chloé Pernau, anciennes élèves du cours.  
 Photos de la publication de *Orientation* illustration Académie royale des Beaux Arts de Bruxelles.  
 Page Facebook *Des mots et des images* animée ar Anne Quévy.



→  
 Illustration de Fanny Dreyer pour *L'Obs*.  
[fannydreyer.blogspot.fr/](http://fannydreyer.blogspot.fr/)

↙  
 Illustration de Chloé Pernau.  
[chloepernau.fr](http://chloepernau.fr)





↑  
 Exposition Anne Herbauts à  
 La Galerie Nouvelle d'Orléans.  
 (*Une histoire grande comme la main*,  
 Casterman)  
 Anne Herbauts a étudié à  
 l'Académie des beaux-arts de  
 Bruxelles en Illustration et Bande  
 dessinée dans l'atelier d'Anne  
 Quévy et Bruno Goosse  
 de 1994 à 1997.



→  
 Une BD de Yannick Nory, diplômé  
 l'Académie des beaux-arts de  
 Bruxelles en Illustration et Bande  
 dessinée, dans le Mook 24h01

année a pour but d'éprouver le rapport entre le fond et la forme, la technique et le sens et, doucement, nous amenons nos étudiants à réaliser de petites suites narratives de trois ou quatre images. Le mot s'associe à l'image.

Dès la deuxième année il leur est demandé de mener un travail d'auteur/illustrateur débouchant sur la réalisation de deux livres par an. Le plus souvent, l'étudiant travaille sur son propre projet et chaque semaine nous l'analysons avec lui, nous pointons ce qui lui échappe et, petit à petit, nous lui demandons de prendre le relais de ce regard critique. Cette manière de procéder nous amène à ne prendre qu'une dizaine d'étudiants par année afin de garantir le temps nécessaire aux échanges que nous avons avec eux et, là aussi, nos étudiants français habitués à des ateliers surpeuplés ressentent cette qualité d'écoute comme un privilège.

Le projet sur la table, toute une réflexion critique doit peser sur lui, sur sa valeur, sur son devenir, sur les alternatives d'exécution... Le développement de ce sens critique aidera à l'appréciation personnelle du travail effectué ou à la prise de conscience des capacités spécifiques individuelles. La transmission d'une attitude importe autant que celle d'un savoir-faire.

Il me semble très dangereux qu'une école assujettisse les formations qu'elle dispense à la demande d'un marché : comment pourrais-je savoir ce que seront les livres de demain ? Je préfère imaginer qu'ils sont encore à inventer ! Cependant, en tant qu'école, nous avons une responsabilité : donner à nos étudiants des outils et les rendre autonomes. La distance entre ce qu'ils veulent dire et ce qui se lit sur la feuille finit par se réduire, ils prennent conscience que ce qu'ils produisent n'a de sens que lorsqu'il est confronté à un regard extérieur, celui du lecteur. À partir de cet instant, ils savent qu'ils devront inventer les moyens de diffuser leur travail et beaucoup d'entre eux lancent de petites structures d'autoédition. Je ne veux pas leur donner de recettes (je pense qu'il n'en existe pas) mais, en invitant à l'Académie des anciens étudiants qui ont fait leur chemin, je suggère qu'il n'existe pas qu'une seule manière d'envisager l'après-école, que plus que tout il sera question de rencontres... ●

**En invitant à l'Académie des anciens étudiants qui ont fait leur chemin, je suggère qu'il n'existe pas qu'une seule manière d'envisager l'après-école, que plus que tout il sera question de rencontres...**



**ARBA<sup>1711</sup>ESA**

**ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS  
DE BRUXELLES**



**ÉCOLE SUPÉRIEURE DES ARTS**

Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles  
École Supérieure des Arts  
Rue du Midi 144, 1000 Bruxelles, Belgique  
Tél. 32 (0) 2 506 10 10  
info@arba-esa.be  
<https://www.arba-esa.be>  
Frais de scolarité : entre 450 et 504 €  
pour les étudiants de l'Union européenne